

La nourriture et nous. Corps imaginaire et corps social.¹

De Christine Durif-Bruckert,
Un compte-rendu de lecture par Geneviève Paicheler²

Se nourrir est un acte essentiel sur lequel se condense un ensemble complexe de significations, tant psychologiques que sociales. L'originalité de Christine Durif-Bruckert³ est de les aborder ensemble, en s'appuyant sur une série de recherches, dans un ouvrage riche, voire foisonnant, rigoureux, documenté. Un ouvrage qui se lit et se relit, et, osons le mot, qui se savoure : son style emporte même parfois le lecteur aux limites de l'onirique. Un ouvrage qui fait méditer.

Fondamentalement, qu'est-ce que se nourrir ? C'est laisser franchir par les aliments les limites du corps : un acte qui à la fois expose, met en danger et procure du plaisir. Cette définition est apparemment simple. Pourtant, elle contient les éléments centraux qui sont problématisés dans l'ouvrage, chacun étant marqué par l'ambiguïté et l'opacité. Des substances étrangères qui pénètrent le corps sont-elles bénéfiques ou maléfiques, et même ce qui paraît bon ne peut-il pas engendrer le mal ? L'acte de se nourrir n'est-il pas marqué par une incertitude croissante et éminemment déroutante, soumis à des diktats contradictoires ? Comment décoder les aliments lorsqu'on est pris en tenaille entre les envies et les impératifs de *bien* se nourrir ? Et ce *bien*, *qui* le définit ? Comment est perçu le devenir des aliments dans un obscur trajet digestif : ressent-on ce qui est bon pour soi, ce qui fait du bien à un corps pris dans un carcan de normes sociales qui confine à l'asservissement, ou pire, à la pathologie. Que nous apprend l'anorexie sur les impératifs, les contradictions qui influent à la fois sur le corps et la nourriture ? Telles sont quelques-unes des questions que cet ouvrage s'emploie à cerner, à creuser et auxquelles il apporte des éléments de réponse nourris d'un travail empirique de longue haleine en même temps

¹ Christine Durif-Bruckert - Paris. Armand Colin. 2007. 281 p.

² Directrice de recherche au CNRS. CERMES (Centre de recherche Médecine, Sciences, Santé, Société).

³ Christine Durif-Bruckert est maître de conférence à l'institut de psychologie à l'Université de Lyon 2. Elle a une formation de psychologie clinique et d'anthropologie. L'étude des représentations corporelles constitue un de ses axes majeurs d'investigation.

que d'une entreprise de théorisation qui puise dans divers courants disciplinaires en anthropologie, sociologie, philosophie, psychanalyse et psychologie sociale. « L'approche de la nourriture et l'analyse "nourri/dénutri" nous ont emmenés vers un corps multiple, ce réel organique aveuglant à l'état brut, doublé de toute part d'un corps en tant que substance vivante, imagée, imaginée, en tant que matière écrite d'accès au symbolique, toujours conçu dans un environnement, déterminant et déterminé par un contexte relationnel » (p. 255). Au delà des voies diverses de la démonstration, ce livre est aussi guidé par une prise de position forte, par une critique des impératifs que fait peser la santé publique sur l'acte de manger en fixant des objectifs dont l'impossibilité même est mise en évidence par les pathologies qu'elle entraîne, boulimie et surtout anorexie, en faisant reposer sur le sujet individuel la maîtrise de conduites surdéterminées socialement, mais dans un contexte où le lien social se délite. Le discours diététique participe des enjeux de la modernité, véhiculant des mises en garde contre des risques omniprésents et se fondant sur une pédagogie de la correction, mais il entrave la perception d'aliments « bons pour soi » et ceux censés être « bons en soi ». Il enferme les aliments dans leurs dimensions fonctionnelles, sans percevoir leurs dimensions sociales et symboliques. Il participe d'une forme de bio-pouvoir, de disciplinarisation des corps. De ce fait, il « enflamme le narcissisme de mort » (p. 25) dont l'anorexie est l'expression extrême, le cas-limite qui éclaire le rapport à l'aliment dans notre société.

« Manger, nous rappelle Christine Durif-Bruckert dans son introduction, est un acte d'une grande complexité qui renvoie à un ensemble de pactes (individu-société), d'alliances (relationnelles), d'attentes (la réplétion) et de partages (le repas), mais aussi de risques successifs liés à l'incorporation... Manger est d'abord et avant tout une expérience corporelle, identitaire et existentielle majeure » (p. 17). Dès la naissance, se nourrir représente une forme à la fois fondamentale et primitive de relation à l'autre ; relation déjà fort complexe, marquée par la dépendance, la satisfaction et la peur du manque, l'envie de dévorer et la crainte d'être dévoré en retour, la fusion et la séparation, la frustration et l'angoisse ; et relation déjà socialisée et socialisante, codifiée, réglée et normée. Puis vient le vécu de « l'épreuve digestive » marquée par des ressentis profonds et parfois redoutés et par les étapes de transformations et d'assimilation des aliments jusqu'à l'expulsion des excréments. « Les opérations de l'absorption et de l'évacuation sont à même d'assurer à la

fois un double mouvement : d'une part, l'ancrage du corps, et, d'autre part, la définition répétée des contours et des lignes de découpe entre l'intérieur et l'extérieur » (p. 38).

Pour situer le discours sur le corps dans ses fonction d'ingestion et de digestion, Christine Durif-Bruckert se réfère à une analyse plus globale de la corporéité, à une « topographie des lieux intérieurs » avec ses frontières, ses voies de pénétration et sa configuration, sa stratification, son équilibre : la surface, la chair, les organes, leurs modalités d'arrimage, les fluides et les inter-relations énigmatiques entre des composants disparates. Dès la naissance, se nourrir représente une forme à la fois fondamentale et primitive de relation à l'autre ; relation déjà fort complexe, marquée par la dépendance, la satisfaction et la peur du manque, l'envie de dévorer et la crainte d'être dévoré en retour, la fusion et la séparation, la frustration et l'angoisse ; et relation déjà socialisée et socialisante, codifiée, réglée et normée. Puis vient le vécu de « l'épreuve digestive » marquée par des ressentis profonds et parfois redoutés et par les étapes de transformations et d'assimilation des aliments jusqu'à l'expulsion des excréments. Mais il y a aussi une forme de transgression à vouloir « trop » connaître l'intérieur du corps et la transparence rendue possible par les technologies d'imagerie médicale de plus en plus sophistiquées et précises engendre pour le profane angoisse, dégoût et incompréhension. Tout se passe comme s'il y avait des limites à ne pas franchir par rapport au corps propre.

Ayant posé un contexte général de perception du corps, Christine Durif-Bruckert va ensuite s'intéresser à la nourriture et à ses rapports avec lui. La nourriture, tout d'abord, ne manque pas de plonger dans la perplexité. Comment la choisir ? Là, la méfiance s'installe car ce qui semble bon, qui fait plaisir, ne serait pas utile pour le corps, et cet extrait d'entretien exprime bien le désarroi que cela provoque : *Il arrive qu'on ne sache pas que des aliments ne sont pas bons, car ils sont bons au goût.* Il y aurait une sorte de dissociation entre la sphère sociale (le repas, la convivialité), orale (le goût, le plaisir) et corporelle (la diététique, la digestion) dans le ressenti de l'alimentation. L'inquiétude préside au choix des aliments : tout d'abord, comment concilier leurs propriétés affectives et leurs qualités nutritives ? Puis, que nous apprend le trajet digestif sur les propriétés des aliments ? Leurs critères d'identification sont multiples : goût, consistance, diététique, de même que leur évaluation : attirance, répulsion. Le plaisir qu'ils procurent n'est pas considéré comme un gage de leurs qualités. La médecine s'emploie à en dégager les bienfaits et les méfaits, mais rien n'est acquis en ce domaine mouvant : ce qui était considéré sain devient malsain et vice-versa.

Ils s'opposent sur un axe léger (frais, purifiant) à un pôle et consistant (chaud, énergétique, fortifiant) à l'autre. Mais, plus que leurs propriétés des aliments, ce sont les excès qui sont préjudiciables : se laisser aller sans se limiter, « se goinfrer ». Les conseils de nutrition sont de manger un peu de tout, mais comment savoir ce qui peut être considéré comme *un peu* ? Cette notion de l'équilibre se retrouve dans la façon d'aborder les aliments, dans une série de proscriptions consenties : ne pas manger les sauces, ne pas assaisonner les pommes de terre... Pourtant l'acte de manger constitue un ancrage dans une société, dans une tradition, dans des valeurs morales.

La « géographie digestive » caractérise le trajet des aliments dans le corps, leur réception, leur transformation, leur assimilation. Le ventre est au centre de la sphère digestive, composé de trois organes : estomac, foie, intestin. L'estomac et le foie ont des fonctions complémentaires dans le traitement des opérations d'incorporation des aliments : l'estomac traite l'aliment brut pour le liquifier et le rendre assimilable, en le broyant, le malaxant. Véritable « surmoi physiologique », le foie est perçu comme triant les aliments afin de reconverter les déchets. Il est le « contrôleur des frontières », veille, dénonce les abus, incite à la modération : « après une première identification globale des aliments, le foie s'occupe de la discrimination et de la séparation au sein d'un même aliment de la portion nourricière et de la part résiduelle » (p. 95).

La phase finale de l'assimilation des aliments, celle de l'évacuation, donne lieu à des représentations assez pauvres : « là mon imagination s'arrête », dit une personne dans un entretien (p. 101). Pourtant, elle ne laisse pas d'être inquiétante, liée à la souillure, à la saleté, à l'impureté.

La préoccupation primordiale de l'ingestion est la peur de l'empoisonnement, lié à la putréfaction, qui se focalise sur la viande : « morceau de chair frappé d'un destin putrescible », portant en elle « un potentiel de désordre intérieur incontrôlable » (p. 105). Pour ne pas nuire, la viande doit être médiatisée, accompagnée par des légumes, du pain, qui neutralisent son caractère maléfique.

Dans le corps digestif, la sphère orale constitue la première zone concernée par le passage et le traitement des aliments. La psychanalyse définit l'oralité comme l'introduction, réelle ou fantasmatique, d'un objet à l'intérieur de soi. Il s'agit simultanément de « se donner du plaisir en introduisant un objet en soi, détruire cet objet et s'assimiler ses qualités en en les conservant au-dedans de soi (p. 110). Pour le petit enfant, « le désir de manger a pour

objet, non seulement la nourriture, mais de façon plus essentielle encore, la relation avec la personne qui nourrit » (*ibid.*). Cette première relation d'amour n'est pas dépourvue de dimensions cannibalistiques, dans les deux sens : désir de dévoration et crainte archaïque d'être dévorée. C'est la renonciation à ces dimensions qui fait de la bouche l'organe de la parole, qui suscite l'écoute. « Ainsi, la bouche mange, boit, s'initie au sens, se pose comme frontière entre l'être et l'avoir » (p. 115).

Le parcours digestif est borné en son début et sa fin par deux ouvertures, orales et anales, hautes et basses, du fait de la verticalisation du corps. L'ingestion des aliments d'inscrit dans un processus de civilisation. Il ne s'agit pas d'un acte de glotonnerie, mais de l'insertion dans un cadre que délimitent une mise en présence de personnes dans l'espace et un ordonnancement temporel. Manger seul vide cet acte de sa signification, le rend transgressif, comme serait le fait de s'adonner seul à la boisson, qui signe l'alcoolisme véritable. Ce parcours digestif peut être marqué par des « ratages ordinaires » : rétentions, blocages, lourdeurs, aigreurs, troubles liés autant à la qualité des aliments qu'à la disposition psychique de celui ou celle qui les reçoit en son sein : stress, angoisse..., mais aussi nébuleuse des troubles alimentaires dont l'anorexie, difficile à caractériser, constitue la manifestation extrême. Ces troubles commencent avec une préoccupation obsédante de la prise de poids, associée à des stratégies de privation alternant avec des crises de boulimie. Malgré l'abondance des publications traitant de l'anorexie et de ses différentes formes, l'étiologie de cette pathologie conserve une part d'indétermination, défie la compréhension. Si les sujets anorexiques se conduisent comme s'ils n'avaient pas d'appétit, ils ne sont pas pour autant forcément dégoûtés par la nourriture. Ils prennent parfois un grand plaisir à l'apprêter et à la voir manger par d'autres. La faim n'est pas centrale, il n'est pas besoin de lutter contre elle. La lutte incessante concerne la transformation de l'aliment dans le corps dans un projet d'amaigrissement qui ne connaît pas de limites. « Le blocage vis-à-vis de la nourriture renvoie fondamentalement à la nécessité de se protéger vis-à-vis du corps, qui dès qu'il est un tant soit peu nourri, est ressenti comme étant grossi, envahissant, torturant et menaçant, corps vécu comme "habité par un mauvais objet" qui entretient une source de sensations désagréables, pesantes, gênantes » (p. 132-3). L'anorexie peut ainsi être considérée comme un trouble de l'image du corps. Les interprétations psychanalytiques qui sont convoquées par l'auteure renvoient à un rejet fantasmatique de la mère, à une peur archaïque d'absorption/dissolution dans son corps qui renvoie à une lutte contre un fantasme de cannibalisme. Pathologie

essentiellement féminine, indicatrice du degré d'occidentalisation d'une société, l'anorexie se situe dans une tension entre deux cultures : traditionalisme et modernisme. Dans sa recherche de terrain, l'auteure observe chez les personnes anorexiques des altérations de la représentation du corps digestif, voire une impossibilité à se représenter l'intérieur du corps et le travail de la digestion, des impressions de satiété et de faim déformés, méconnus, des aliments vidés de leurs significations nutritionnelles et sociales. La crainte suprême est de grossir, de s'enrober de chair, de graisse répugnante, de ne pas voir son corps réduit à sa charpente osseuse, corps éthéré, autosuffisant, prêt à échapper aux lois de la pesanteur. Le trajet des aliments dans la digestion est dénié : ils traversent le corps pour être rapidement rejetés ou bien ils ne restent pas et sont régurgités. Le désir de manger est retourné en force destructrice, comblant un sentiment de manque vertigineux. L'aliment est un ennemi contre lequel il faut mener une lutte incessante, obsédante, envahissante, qui mobilise l'activité psychique, et ce, encore plus s'il est solide, « avalé tout rond », les liquides ou les aliments trempés dans l'eau étant plus faciles à ingurgiter. Cette lutte peut déboucher sur des défaites qui se concrétisent en crises de boulimie : les aliments deviennent irrésistibles et viennent combler un vide abyssal, avalés qu'ils sont sans discernement, l'anorexique devenant une « alcoolique de la bouffe » (p. 145), selon les propos de l'une d'elles ; aliments évacués aussi, pour faire place nette et se purifier, dans la honte et la terreur. « Les aliments de l'orgie boulimique se comportent comme d'impossibles objets d'apaisement » (p. 146).

L'image du corps est brouillée. Il est toujours perçu comme encombré, empâté, lourd. Il est dénié, déconnecté. Les points d'ouverture du corps constituent autant de menaces, de lieux d'anéantissement. Les « corps en souffrance s'offrent au déploiement du sacrifice et au travail de la pulsion de mort » (p. 153). Comme le dit une personne dans un entretien, *la chair, c'est sale... Le gras, c'est sale, c'est le surplus, quelque chose d'inutile*. Il faut surveiller sans cesse le corps pour ne pas qu'il s'arrondisse, pour qu'il reste anguleux, net, exempt de souillure. Au plan psychanalytique, c'est la rapport à la mère —nourricière— qui est en cause, l'impossibilité de s'en détacher pour accéder à la symbolisation, mais aussi le rejet viscéral du corps maternel nourrissant, bienfaiteur et destructeur simultanément.

Ayant examiné la dimension pathologique de l'anorexie, Christine Durif-Bruckert se tourne vers la mise en évidence de la dimension anorexigène de la société, telle qu'elles sont révélées dans les représentations du corps gros. Il ne s'agit pas de dénoncer des modes ou

des modèles proposés par les médias qui ne rendent que partiellement compte de la complexité du phénomène qu'elle veut mettre en évidence. Il faut pourtant repérer les lieux d'imposition des critères normatifs, mais aussi s'interroger sur l'adhésion qu'ils suscitent d'un point de vue qui lie les psychisme et le social. Elle propose des axes de réflexion pour comprendre un processus qualifié de mortifère au sein d'un rapport complexe entre idéologie et inconscient :

- La norme excessive en matière de contrôle pondéral doit être liée à une perte de repères, à des contradictions et discours mensongers.
- - La société intervient sur les corps pour leur imposer un dégraissage qui confine à leur négation.
- L'impossibilité de se conformer à ce modèle social contraignant engendre des réactions pathologiques dues à une impression d'être toujours encombré.
- Le corps ainsi asservi par des contraintes sociales, désemparé, est vidé de sa vitalité, de sa substance.

L'insistance des incitations — esthétiques, médicales, hygiéniques, publicitaires, diététiques — à se débarrasser de la surcharge pondérale pèse particulièrement sur les femmes et entraînent des rapports conflictuels à leur corps. Une cinquantaine d'entre elles ont été interrogées sur leur corps, le contrôle qu'il est possible d'exercer sur lui, le poids idéal, les représentations du corps gros, mince. L'auteure dégage des préoccupations lancinantes : « sentiment obsédant de corps indomptable », « intention de privation continue » (p. 165) pour se rapprocher de cet idéal que constitue la taille mannequin tout en adhérant aux discours médicaux qui insistent sur les effets néfastes de la prise de poids pour la santé. S'arrondir signe la transgression et la dévalorisation de soi qui l'accompagne. « Le maintien d'un taux pondéral correct est un véritable travail au quotidien qui nécessite beaucoup de vigilance et de sacrifices » (p. 167). Mais ce travail peut être infructueux si le corps se montre récalcitrant.

La médecine traite la surcharge pondérale comme une anomalie physiologique, un déséquilibre dont l'individu porte la responsabilité et qui le marginalise. La graisse, matière flasque, déforme les corps. Elle entrave les mouvements du corps, tant internes qu'externes. Elle obstrue la circulation normale du sang. Elle marque un relâchement du corps et du caractère, une paresse, un manque de volonté et surtout de contrôle.

Pourtant, savoir ce qu'il convient de manger est sujet à de constantes fluctuations. Simultanément, les contraintes de la perte de poids sont niées : maigrir sans se priver, sans le sentir, sans frustration, avec plaisir même,, en sélectionnant les aliments plaisants, n'est-il pas le rêve de la majorité ? Censée s'adapter au goût de chacun, l'alimentation se dégagerait des contraintes pour un individu aiguilleur des aliments au fait des savoirs nutritionnels, incapacité de possibilités d'arbitrage subtil, responsable de son devenir pondéral.

L'aliment perd de sa signification, méconnaissable dans ses conditionnements, transformé, débarrassé de ses lourdeurs, des contingences du climat. Il n'est plus l'occasion d'un échange social : le grignotage solitaire se substitue au rituel des repas.

Par des messages diététiques et esthétiques, la société impose un ordre sur les corps, envahissant le domaine privé, intime. Le dégraissage, la désubstantialisation sont des entreprises de purification des corps échappant au déroulement normal de la vie, au vieillissement, ou, plus subtilement s'en libérant. Amputé de sa dimension identitaire, le corps se trouve réduit à une mécanique qu'il faut entretenir, à laquelle il faut apporter juste ce qu'il faut de carburant sous peine de le voir s'emballer, échapper à tout contrôle. « La mesure (poids-taille, rapport poids/taille) du corps étalon est fixée de façon excessive, à contretemps de toute autre mesure, celle du corps-sujet » (p. 185). La restriction alimentaire, la privation, le jeûne sont les composantes d'un combat individuel sans cesse renouvelé contre le corps récalcitrant. Les modèles figés sur les papiers glacés des publicités sont là pour rappeler à l'ordre, pour fixer le bout d'un chemin parsemé d'embûches, pour donner l'horizon jamais atteint de la jeunesse éternelle, de la beauté, de la légèreté, de la déssexualisation même. Envahissants, omniprésents, ils rappellent à l'ordre en permanence.

La santé publique participe des processus sociaux de contrôle des corps. Les risques de l'alimentation sont pointés, et peu importe qu'ils varient. Chacun est assigné à un devoir de prévention car en choisissant judicieusement ses aliments et en surveillant son poids, c'est une mort pénible qu'on peut éviter : diabète, cancers et maladies cardio-vasculaires notamment. La nutrition accède au rang des « priorités de santé publique ». Dernier né des recommandations alimentaires, le Programme National Nutrition Santé devient une nouvelle bible : les fameux cinq fruits et légumes par jour sont dans toutes les mémoires. Ce

programme s'est fixé des objectifs : augmenter la consommation de fruits et légumes, de calcium, réduire les apports en glucides et en lipides, diminuer la consommation d'alcool, le tout allié à l'exercice physique (manger-bouger). Pourtant, Christine Durif-Bruckert souligne « la fragilité et les limites des liens de causalité établies entre les facteurs nutritionnels et la déclaration effective des pathologies... Ces derniers ont été ensuite pondérés, revus, voire même contredits par d'autres experts : citons les effets néfastes du beurre sur les risques cardio-vasculaires par rapport aux margarines, les recommandations liées à la limitation du sel, les bienfaits des aliments riches en fibres, le rôle anticancéreux des carottes... » (p. 213).

Se nourrir devient une entreprise complexe, pleine de pièges cachés, qu'il faut entreprendre avec des précautions extrêmes pour échapper à la vache folle, aux poulets contaminés par la grippe aviaire, aux additifs suspects, aux OGM... L'aliment est appauvri en graisses, en sucres, enrichi en fibres, en oméga 3, en vitamines. Les émissions de télévisions alarmistes alertent sur les poisons indiscernables qu'il peut recéler. Dans la cacophonie, on crée même les régimes sans régime, les anti-régimes libérateurs. D'éminents médecins nutritionnistes dénoncent la dictature des régimes que leurs collègues tout aussi experts prescrivent sans limite. Il est interdit d'interdire : les injonctions sont pathogènes, induisent les troubles alimentaires. Ou alors il est conseillé « d'écouter son corps », ce pauvre corps désemparé, ballotté, annihilé. Ce discours est-il libérateur de la tyrannie diététique ou induit-il encore plus de confusion ?

Après ces constats inquiétants devant lesquels l'auteure ne cache pas son sentiment de révolte, sommes-nous condamnés à nous nourrir mal quoi qu'il arrive ou nous apporte-t-elle des solutions et du réconfort ? Elle propose trois pistes : une information plus pédagogique, la prise en compte des récits profanes sur le corps digestif et la prise en compte de l'aliment comme un fait social total. Elle souligne à juste titre que l'information n'éradique pas les savoirs populaires ou les connaissances déjà présentes sur lesquels elle vient se surajouter, parfois dans la contradiction. Or il est important de prêter attention à ces contradictions mêmes, aux interférences dans l'intégration des savoirs. L'auteure les a étudiées dans quatre situations : dépistage du cancer du sein, informations sur l'alimentation dans la presse dirigée vers le grand public, négociation des prescriptions médicales dans la relation thérapeutique, prévention post-natale à domicile. Il ressort tout d'abord que l'information médicale est mieux assimilée si elle est recherchée, si l'interaction

est personnalisée, si elle est mise à l'épreuve de la pratique. Donc la transmission de l'information ne doit pas être conçue comme un processus unilatéral. Il faut considérer avec attention comment l'information est travaillée par ses récepteurs. Evidemment la transmission anonyme de l'information par les médias ne favorise pas cet échange nécessaire.

Un réinvestissement positif du corps devrait passer par une représentation qui ne se centre pas uniquement sur les kilos qui menacent de l'encombrer et qui fait de l'alimentation une souffrance. C'est l'empathie entre médecin et patient qui le rend possible, sans intrusion, surtout pour les sujets anorexiques.

L'aliment a besoin d'être revalorisé, et cela ne peut se faire qu'en considérant sa dimension anthropologique. Les praticiens le disent : il faut apprendre à manger ; donner des repères sociaux : préparation, repas, tradition, découverte. Les discours épidémiologiques sur les risques alimentaires, fondés sur des indicateurs contestables ou labiles, vident les aliments de leurs significations sociales, les réduisent à leur aspect fonctionnel, dans une « arrogance technocratique qui prétend faire le bonheur des gens malgré eux (P. Bourdieu, cité p. 235).

Le processus anorexique, insaisissable, n'est-il pas alors un défi contre la pesanteur des prescriptions ? Il incarne « le rêve fou de la modernité », ses dysfonctionnements, et « en traduit les souffrances, les conflits » (p. 237). La personne anorexique a réalisé le rêve de se débarrasser de son corps, en le désymbolisant pour exprimer son refus radical, dénonçant la condition collective du corps, surtout féminin. Par cette volonté, elle refuse le rapport à l'autre afin de ne pas être touchée, atteinte. Elle cherche à devenir un pur esprit, un ange léger, sans attaches, pur auto-suffisant. Elle va plus loin que le modèle auquel elle se réfère, en dénonce ainsi le caractère excessif. « *De ne pas manger, c'est notre seule façon d'exister* ». Manger est un « combat » (p. 241), qui consume une énergie démesurée, alors que les signes corporels de la faim et de la satiété sont brouillés, voire que la faim est une jouissance, que sa maîtrise apparaît comme dépourvue d'effort. La réalimentation dérange tout le dispositif mis en place pour se passer de nourriture : l'ouverture du corps expose aux excès incontrôlés : « *j'ai peur que ça s'emballe, que ce soit la débandade, de ne plus maîtriser* » (p. 242). Refuser la faim, en jouir même, c'est accéder à un corps libéré, purifié « du maternel, du féminin, de l'objet intraitable, au point même de cette voie qui mène vers un autre monde, limpide, sans déchet, sans immondice, monde de la toute

puissance et de l'immortalité « (p. 246). Comme la faim, la sexualité représente aussi une part interne de bestialité qu'il faut annihiler : le modèle devient alors celui de la sainteté, chaste et ascétique qui permet de s'élever au-dessus de la condition humaine commune méprisable, de ne pas se soumettre aux règles de la nature.

Le dernier chapitre du livre de Christine Durif-Bruckert s'attache à dégager le sens profond de l'anorexie et les enseignements de cette pathologie sur les paradoxes et les contradictions du monde moderne. Tout au long des douze chapitres de son ouvrage, dans une construction où une certaine circularité s'accompagne d'approfondissements, elle a mêlé analyses théoriques transdisciplinaires, témoignages, comptes-rendus du travail de terrain dans un texte dense, au rythme soutenu, qui impose des arrêts pour méditer et savourer ses propos. Sa lecture, et sa re-lecture en sont vivement conseillés.